

## Les bêtes d'ombre - Episode 1

C'était tout un village, ils allaient dans la nuit. L'un derrière l'autre, sans faire de bruit. Les pères restaient derrière, cachés sous leurs manteaux. Puis les mères venaient ensuite, les cheveux emmêlés. Seuls les enfants marchaient devant.

Les plus petits piétinaient sans rien voir. Les grands avançaient, mains tendues. Ils savaient aussi traverser toutes sortes d'obscurités sans allumer leurs lanternes. Ces enfants-là ne pleuraient pas.

Avant que le jour se lève, ils coupaient des branches fines, puis ils cherchaient un fossé pour y cacher leurs parents. Dès les premières lueurs de l'aube, les pères, les mères s'aplatissaient tout à coup. Les enfants les couvraient de feuilles. On ne les voyait plus. Tout le temps que durait la journée, rien ne bougeait au fond du trou. Non loin, sous les arbres, les soeurs avaient jeté leurs capes d'étamine, où les petits dormaient, blottis. Les grands jouaient sans bruit.

Parfois on les voyait lever la tête. Ils guettaient le crépuscule avec une joie étrange, des frémissements au bout des mains.

Au coucher du soleil, il y a ce court moment entre jour et la nuit. Quand l'ombre et la lumière se mélangent, sans que l'on puisse trancher. Avant le fil était blanc, bientôt le fil sera noir. A cet instant, le fil est gris. L'instant où les oiseaux se taisent. Quand les yeux des bêtes s'allument à l'entrée des terriers. Rien de plus bref que cet instant.

On l'appelle aussi la brunante.

Chaque soir, à la brunante, les enfants couraient au fossé pour retrouver leurs parents endormis sous les feuilles. Et leur donner le nom. Car un mal mystérieux ronçait ces pères et ces mères. Un mal qui mélangeait leurs visages et leur prenait la voix. Tout le jour, toute la nuit, ils étaient comme des bêtes d'ombre. Même leurs propres enfants ne devaient pas les voir : ni d'un oeil, ni de l'autre, jamais les regarder.

Un instant seulement le soir, à la brunante, ils redevenaient les pères et les mères qu'ils avaient été avant. Le temps que leur nom soit seulement prononcé.

Qui, sinon leur enfant, pouvait encore le connaître ? Qui d'autre que leur enfant pour venir s'accroupir chaque soir au fond du trou ? A pousser les branches au plus

vite. Ecarter les poils jusqu'à l'oreille du père ou de la mère. Et répéter le nom.

Rien d'autre ne les tirait du sommeil. Lorsqu'ils étaient ces bêtes d'ombre. Que la force de leur nom.

Alors les pères, les mères, lentement se dressaient. Ils s'asseyaient dans les feuilles. A cette heure-là, ils semblaient gris. Des joues de cendre, des yeux cernés. Mais à peine leurs visages retrouvés, à peine leur parole revenue, ils attrapaient leurs enfants, les embrassaient, les contemplaient. Avec cette adoration terrible, où tenaient le bonheur et le chagrin en même temps.

Un instant, un instant seulement, pendant un tout petit instant ils se voyaient, pères et enfants, avec leurs noms et leurs visages, tels qu'ils étaient avant. Le temps d'un battement de paupières, d'une bougie que l'on souffle. Puis venait la première étoile. Il fallait déjà se quitter. Les pères refermant leurs manteaux. Les mères cachant leurs visages derrière leurs cheveux. Les enfants partaient devant.

## Episode 2

Depuis le temps qu'ils marchaient, ils avaient passé la fin des routes et le bout des chemins. Mais les pères voulaient aller plus loin encore : au-delà des **sentiers**, là où aucun pas d'homme n'avait jamais couché l'herbe, ni cassé la brindille.

Ainsi ils arrivèrent devant la grande forêt...

La forêt se dressait devant eux sans percée, ni chemin. Les arbres avaient tressé leurs branches jusqu'au ciel et tenaient leurs troncs rapprochés. Les enfants **tâtonnaient** le long de la **lisière**, pour chercher un passage. Ne trouvant partout qu'écorces, épines, feuillages, ils se griffaient les mains. Derrière, les pères grognaient déjà, tapaient des pieds.

« Grande Soeur, supplièrent les enfants, est-ce que tu vois une entrée ? » Ils l'appelaient Grande Soeur, cette jeune fille longue et brune, depuis qu'elle menait le village, qu'elle ouvrait les chemins. Grande Soeur leva les yeux vers le ciel. Un épais brouillard d'ombres éteignait les étoiles. La jeune fille frissonna. Elle souleva sa cape d'étamine, où un enfant dormait.

« Petit Frère ! Réveille-toi ! Est-ce que tu vois une entrée ? » C'était un enfant minuscule avec des dents très blanches et des cheveux bouclés. Le dernier-né du village.

Petit Frère sortit de sous la cape en se frottant les yeux. Il marcha vers la lisière. Aux premiers arbres, il s'accroupit. Il n'y avait là que des feuilles mortes, quelques brindilles, mais Petit Frère regardait toujours, sans qu'aucun cil ne bougeât.

Alors une fourmi passa entre les pieds de Petit Frère. Une petite fourmi d'or, avec des antennes délicates, aussi fine qu'un bijou. Elle caracolait sur les brindilles, remontait les racines. Tellement rapide. Mais Petit Frère l'avait vue. Il avait remarqué surtout la trace infime qu'elle laissait derrière elle. Ce fil doré, comme un cheveu.

Déjà la fourmi avait franchi la lisière. Elle s'enfonçait dans la forêt.

« Il y a un passage, cria l'enfant, suivez-moi ! »

Petit Frère courait derrière le fil d'or. A peine s'approcha-t-il des premiers arbres que les troncs s'écartèrent pour lui ouvrir un chemin. Il n'y avait eu aucun bruit, que le vent d'un rideau.

« Par là ! Par là ! criait Petit Frère, qui marchait déjà sous les branches ! » Plus loin, la trace scintillait sur la mousse. Ramassant les besaces, les enfants galopèrent après lui. Les mères suivaient, soufflant sous leurs cheveux. Puis venaient les pères, cachés sous leurs manteaux de grisard, ces longues **pelisses** de poils **rêches**, où les lames **tintaient** parfois.

Ainsi tout le village entra dans la forêt.

Ils marchaient depuis un moment quand la trace de la fourmi disparut dans un terrier. Plus le moindre fil d'or. Les enfants se retournèrent. Ils sentaient à leurs cous le souffle chaud des arbres. Derrière eux, le chemin s'était déjà refermé. Mais les enfants avaient eu le temps de voir les arbres s'écarter doucement, soulevant leurs racines comme des jupons froissés. Et maintenant ils avaient peur.

Ils s'assirent dans les feuilles pour sortir des besaces les lanternes et les poupées.

C'étaient des poupées minuscules, fabriquées au fil de l'**errance**, avec les débris du voyage, tout ce qu'ils avaient dû quitter. Elles avaient des petites têtes pâles, modelées avec ces gouttes de bougie que les enfants grattaient parfois sur les tables des maisons vides. Chacune portait la dentelle grise du tissu des chemins.

Ils assirent les poupées à l'intérieur des lanternes, comme ils faisaient chaque fois qu'une peur approchait. Les poupées balançaient. Elles semblaient ouvrir la route, marcher devant. Les enfants avaient moins peur maintenant.

« Grande Soeur, demandèrent les enfants, aide-nous à retrouver la petite fourmi d'or ! » Grande Soeur leva la tête. Le brouillard d'ombres se dissipait. Elle regarda le ciel immense, avec ses yeux fins de jeune fille. Et regardant encore et encore, sans qu'aucun cil ne bouge. C'est alors qu'une étoile passa. Elle traçait une route, ouvrait dans le ciel un chemin, tellement rapide, mais Grande Soeur l'avait vue. « Par là ! cria la jeune fille, suivez-moi ! »

Cette fois encore la forêt s'écarta devant eux. Ils repartirent : les poupées, les enfants, les mères avec les pères derrière, courbés sous leurs manteaux.

Quand le fil d'or réapparut, par le bout d'une racine, les enfants dansèrent leur joie. Plus loin, ils découvrirent un autre fil d'or. Puis un autre. Bientôt, les traces devinrent tellement nombreuses que leurs pieds se mirent à briller. Une multitude de fourmis les avaient précédés, qui leur ouvraient un chemin doux et précieux, couvert d'une épaisse poussière d'or.

Eux qui n'avaient connu que les épines et la boue des fossés marchaient la nuque droite, le pied luisant.

Enfin ils arrivèrent dans une **clairière** où le chemin d'or s'arrêtait. On le voyait finir au pied d'un arbre immense. Les branches touchaient le bord du ciel. Les feuilles faisaient parler le vent.

« Regardez ! s'écria Petit Frère, les fourmis d'or sont toutes là ! » Autour du tronc, des milliers de fourmis grouillaient comme une écume. Elles chuchotaient des paroles minuscules. Des mots bien trop petits pour être entendus.

L'enfant ramassa une fourmi entre deux doigts pour la rentrer dans son oreille. Cette fois, quand la fourmi parla, il l'entendit parfaitement. Elle récitait les noms des pères et des mères. Tous ceux de son village, la fourmi les nommait, l'un après l'autre. Avec ses frères, ses soeurs et même lui.

La fourmi savait tous les noms.

L'**aube** approchait. Les enfants coupèrent les branches fines. Il fallait cacher les pères, les mères, comme on faisait chaque fois. Petit Frère glissa un coussin de mousse sous la tête de son père. Il choisit les feuilles les plus tendres pour lui faire un matelas.

### Episode 3

A l'instant précis où le soleil apparut, une porte s'ouvrit dans l'écorce du grand arbre. Les fourmis s'y engouffrèrent. Le jour naissant n'était rien à côté de la lumière qui jaillissait de l'intérieur du tronc pour inonder la clairière. Une lumière qui montrait tout.

« Il m'en manque une », cria une vieille, surgissant à la porte. Derrière ses épaules, des bras pendaient, comme les ailes de la poule qui s'apprête à couvrir. On voyait beaucoup de jambes, aussi, sous ses jupons.

- Ma petite fourmi d'or, où donc es-tu passée ?

- Elle est là, dans mon oreille, dit Petit Frère, libérant la fourmi.

- Petit Frère, enfin te voilà ! » La vieille lui tendit un vieux bras chaud et plissé. « Et Grande Soeur est là aussi », dit encore la vieille avançant un autre bras. Elle fit de même pour chaque enfant. Ayant autant de bras que d'enfants à serrer.

Adossée au grand arbre, elle déplia ses jambes, l'une après l'autre. Ayant autant de jambes que d'enfants à bercer.

« C'est sûrement une Apamama » songeait Petit Frère, assis sur une des cuisses de la vieille. Ce que Grande Soeur pensait aussi. Une « Apamama » : ainsi appelait-on les grands-mères avant la guerre dans leur pays.

Les enfants étaient encore endormis dans les bras de la vieille, quand arriva un chien gris. Un chien aux grands yeux de fatigue, à la queue basse, au poil usé.

« Le temps a passé. La saison a donné sa cendre, marmonna le chien, entre ses dents.

- Si tu le dis ! » répondit la vieille Apamama.

Elle accrocha les enfants dans les branches du grand arbre. Puis elle agrippa la clairière, de tous ses bras déployés, la secouant comme un tapis. La saison s'envola. Lorsqu'elle reposa la clairière, les fleurs avaient fané, les arbres avaient jauni. Le chien était parti.

La vieille décrocha les enfants.

« Apamama, demanda Petit Frère, fais-nous rentrer dans ta maison.

- Ce n'est pas l'heure encore. Il n'y a guère que vos petite poupées, celles que vous mettez dans vos lanternes, qui puissent entrer chez moi maintenant. »

Les enfants partirent chercher les poupées. Le temps seulement de courir, de revenir, la brunante déjà approchait. La vieille entra dans l'arbre. La porte se referma. La lumière s'éteignit aussitôt.

## **Episode 4**

Ce soir-là, pères et mères ne pensèrent pas à repartir. Ils avaient vu la poussière d'or, au milieu de la clairière. Ils voulaient construire un village. Là où était le grand arbre. Les pères sortirent les haches qu'ils gardaient sous leurs manteaux. Puis ils marchèrent jusqu'au tronc.

« N'y touchez pas ! » s'écria Petit Frère.

Les enfants inquiets suivaient les bêtes d'ombre. Oubliant toute prudence, ils guettaient leurs gestes, d'un oeil puis de l'autre.

Les pères rabattirent leurs capuches, entrouvrant leurs manteaux. « AOURLHH ! »

Toutes les haches se levèrent en même temps pour abattre le grand arbre.

« AOURLHH ! »

Les lames rebondirent, sans entamer le tronc.

Soudain la porte s'ouvrit dans l'écorce du grand arbre. Une lumière jaillit de l'intérieur du tronc. Une lumière qui montrait tout. Les enfants virent leurs pères, leurs mères, en bêtes d'ombres. Et de les voir ainsi, leur terreur fut si forte qu'ils perdirent aussitôt la mémoire et les noms. Ils oublièrent le visage de leurs pères, de leurs mères. Poussant des cris aigus, ils coururent se cacher.

Les parents s'étaient vus aussi, dans le regard de leurs enfants. Ils s'étaient vus en bêtes d'ombres. Leur douleur fut si forte qu'ils tombèrent à quatre pattes. Ils n'étaient plus des hommes. Ils disparurent en rugissant.

« Petit Frère ! Grande Soeur, où donc êtes-vous cachés ? » criait la vieille Apamama devant la porte du grand arbre.

« Mais comment appeler ces enfants qui ont oublié jusqu'à leur nom ? » La vieille rentra un instant, puis elle revint avec les poupées de cire blanche. Elle les

posa dans l'herbe. « Allez chercher les enfants ! Ils vous ont pétri avec leurs doigts, vous connaissez leurs peurs, vous saurez les trouver ! »

Les poupées partirent avec leurs petites têtes pâles. Les jambes de vieux bois trébuchaient sur les racines. Les ronces déchiraient la dentelle grise du tissu des chemins. Elles trouvèrent les enfants. Partout où la peur les avait jetés, sous les fougères, dans les terriers. Elles les ramenèrent jusqu'au grand arbre où la grand-mère les attendait. Car l'heure était enfin venue qu'ils entrent dans sa maison.

Passé la porte, un escalier d'or descendait sous les racines du grand arbre. En bas, une table était dressée. Les fourmis attendaient, empressées comme des servantes.

« Apportez à ces enfants le gruau de paroles ! » dit la vieille Apamama en tapant de toutes ses mains.

Une marmite fumante glissa sur la table. C'était de ces bouillies de mots que l'on cuit parfois sous la terre. La soupe épaisse de tous les noms du village, que les fourmis avaient égrainés, lettre après lettre, comme on écosse les haricots.

Dès la première cuillère, les enfants retrouvèrent dans leurs bouches la saveur de leurs noms. Chaque nom ayant un goût différent, chaque langue reconnut le sien aussitôt. Revenus à eux-mêmes, les enfants dansèrent leur joie. Ils dansèrent tous, sauf Petit Frère. Quelque chose le troublait qui lui serrait le coeur, qui n'avait pas de nom.

« Pour qui sont les bols vides qui restent sur la table ? » demanda Petit Frère. Grande Soeur ne sut que répondre. Le gruau de paroles ne rendait pas la mémoire des pères et des mères. Il ne rendait que le nom des ancêtres. Celui que chacun avait reçu en naissant.

## **Episode 5**

Il y avait tout un pays sous les racines du grand arbre. Un pays comme un oeuf. A moitié d'or et de cendre. Du côté de l'or, on trouvait un village. Des maisons rondes, des toits pointus. Avec le peigne des femmes pendu près de la porte. Ce village ressemblait à celui que les enfants avaient perdu. A ceci près qu'il était d'or. Au lieu de la terre battue, de la paille fine, de la pierre du mortier, de l'or partout.

Ici vivait la vieille Apamama, avec le peuple des fourmis.

Les enfants s'installèrent au village.

« Pour qui sont les nattes qui restent vides dans les maisons ? » demandait chaque nuit Petit Frère.

Grande Soeur finit par se fâcher.

« Nous mangeons le gruau de paroles. Nous buvons l'eau de miel. Nous dormons sur des nattes tissées d'or fin. Que voudrais-tu encore ? »

Petit Frère soupira. Quelque chose le troublait, qui lui serrait le coeur, qui n'avait pas de nom. Il s'en alla marcher plus loin.

Après le village, ses pieds se couvrirent de cendre grise. Devant lui, une tour se dressait. Une tour sans fenêtres, bordée d'épieux brûlés. Comme il s'approchait des épieux, l'enfant reconnut la voix du chien gris. Il parlait à son maître.

« Grand Clameur, l'automne touche à sa fin. La saison va donner sa cendre. Quand irons-nous chasser ?

- Après que la vieille Apamama aura une fois encore secoué la clairière. Quand la neige sera là, où les traces s'impriment. Quand la lune sera ronde, où les ombres se découvrent. Alors je ferai courir ma chasse, de tous mes cris déployés. »

Petit Frère plaqua son oeil entre deux bois, sur une fente. Il ne vit qu'un recoin de cour, jonché d'os, où des fourrures pendaient. De grosse fourrures de poils rêches. Petit Frère poussa un cri et partit en courant. Il traversa le pays de cendre et courant toujours couvrit ses pieds de poussière d'or, jusqu'aux jupes de la vieille Apamama où l'enfant vint se cacher.

« Qui est le Grand Clameur ? demanda Petit Frère à la grand-mère.

- C'est le chasseur de bêtes d'ombres, lui répondit la vieille, toutes les forêts en ont un. »

## **Episode 6**

Au coucher du soleil, il y a ce court moment entre le jour et la nuit. Quand l'ombre et la lumière se mélangent, sans que l'on puisse trancher. Avant le fil était blanc, bientôt le fil sera noir. A cet instant, le fil est gris. L'instant où les oiseaux se



taient. Quand les yeux des bêtes s'allument à l'entrée des terriers. Rien de plus bref que cet instant.

On l'appelle aussi la brunante.

Chaque soir, à la brunante, Petit Frère sortait du grand arbre pour s'accroupir dans la clairière. Que cherchait-il, à gratter sous les feuilles ? Pourquoi son coeur battait-il si fort ? Il n'aurait su le dire. La nuit venait. Il retournait dans l'arbre en soupirant.

Un soir, alors qu'il repartait, il aperçut deux grands yeux jaunes. Tapis sous les épines, dans un buisson épais, ces yeux le regardaient, avec une adoration terrible, où tenaient le bonheur et le chagrin en même temps. Petit Frère frissonna. Il entendait le souffle rauque. Il voyait les pattes énormes aux griffes recourbées. Pourtant il s'avança. La bête se baissait, s'aplatissait dans les épines. L'enfant plongea dans le buisson.

Les bras tendus, il tâtonnait dans la fourrure épaisse. Il cherchait l'oreille de la bête. Il fallait qu'il la trouve, qu'il s'y penche. L'enfant ne savait pas pourquoi.

Ils se retrouvaient chaque nuit. Ils jouaient sous la lune, dans la clairière. La bête d'ombre et son enfant. La bête ignorant que l'enfant était son fils. Petit Frère ignorant que la bête était son père. Mais troublés l'un de l'autre chaque fois qu'ils se voyaient. Et l'enfant roulait son rire dans la fourrure épaisse au milieu des griffes et des dents. La bête fermait les yeux, ne savait plus bouger.

Un matin, Petit Frère aperçut le chien gris, qui trottait entre deux arbres. Il pensa aussitôt à la cour du Grand Clameur où pendaient les fourrures de poils rêches. Son coeur se serra. Il ne voulait plus quitter la bête. Il l'enfourcha, l'agrippa. La bête sentait l'enfant pleurer contre elle. Il supplia si fort qu'elle finit par céder. Avant le lever du jour, elle emporta l'enfant dans la forêt.

## **Episode 7**

« Où est passé Petit Frère ? » demanda Grande Soeur au matin. Elle avait assez mangé, bu à sa soif et trop dormi. Comme personne ne sut répondre, elle alla marcher plus loin. Les enfants la suivaient.

Après le village, leurs pieds se couvrirent de cendre. Ils arrivèrent à la tour sans fenêtres. Derrière les piliers brûlés, ils reconnurent la voix du chien gris. Il parlait à son maître.

« Grand Clameur, la saison est morte. Elle a donné sa cendre. Je cours à l'instant trouver la vieille Apamama, afin qu'elle secoue la clairière. Chasserons-nous après ?

- Quand la neige sera là, où les traces s'impriment. Quand la lune sera ronde, où les ombres se découvrent. Alors je ferai courir ma chasse, de tous mes cris déployés.

- Votre gorge est-elle assez affûtée ? Vos dents sont-elles prêtes à crisser ?

- Elles crisseront comme jamais, pour le malheur des bêtes d'ombre et de Petit Frère, qui vit maintenant dans leur village, là-bas au fond du trou. »

Les enfants s'enfuirent en courant. Leurs pieds foulaient encore la cendre quand le chien gris les dépassa.

Lorsque les enfants arrivèrent enfin dans la clairière, les arbres avaient blanchi, la neige couvrait les fleurs. La saison s'était envolée.

« Apamama, que peut-on faire contre le Grand Clameur ? demanda Grande Soeur.

- Que fais-tu quand le froid vient, quand le malheur approche, quand la nuit tombe tout à coup ? répondit la vieille.

- Je ferme bien la porte, je me calfeutre, je n'ouvre pas, dit Grande Soeur.

- Il y a du froid, du malheur, de la nuit dans la voix du Grand Clameur. Si tu fermes bien la porte, jamais elle ne pourra entrer. »

La lune se leva, à son premier quartier. Les enfants prirent les besaces, les poupées. Les flammes brûlaient dans les lanternes. Cherchant le village des bêtes d'ombres, ils arrivèrent près d'un grand trou.

« Petit Frère es-tu là ? » cria la Grande Soeur au bord du vide.

L'écho réveilla le gouffre qui s'alluma de regards jaunes. Les bêtes d'ombre grimpaient la roche, montaient vers eux. Les enfants leur tendaient les bras, caressaient les museaux.

« Je suis en bas » répondit Petit Frère.

Accrochés aux fourrures épaisses, les enfants descendirent dans le trou.

Depuis que les enfants étaient entrés dans le grand trou, ils avaient oublié le chien gris, la chasse du Grand Clameur. Ils léchaient l'eau qui suintait sur la roche, dormaient dans un grand nid de plumes cassées. Et tandis que la lune grossissait, ils se regardaient, les bêtes et les enfants, avec ce trouble étrange, qui leur serrait le coeur, qui n'avait pas de nom.

## Episode 8

Un matin pourtant, les enfants trouvèrent les poupées de cire assises dans les lanternes. Ils comprirent aussitôt qu'une peur approchait.

« Voyez : la neige est là où nos traces s'impriment ! s'écria Petit Frère. Et cette nuit, la lune sera ronde. Nos ombres se verront tellement qu'on ne pourra pas se cacher. Grande Soeur, je le sens... c'est ce soir... la chasse... le Grand Clameur... » L'enfant regardait sa bête d'ombre, incapable d'ajouter un seul mot.

« Les traces.... Les ombres... répéta Grande Soeur plusieurs fois. Rien n'est perdu ! Tressons d'abord les brides ! »

Les filles ôtèrent leurs capes. On tira la soie de l'étamine. Les brides furent tressées. Un premier cri retentit. Les animaux avaient si peur dans les terriers et dans les nids que l'on vit couler sous les arbres tous les pelages de la forêt.

« Passez les brides aux bêtes d'ombre ! » dit Grande Soeur. Ce qui fut fait aussitôt.

Un autre cri encore.

« Grimpez sur les bêtes d'ombre ! » s'écria Grande Soeur.

Les bêtes s'agenouillèrent, baissant leur dos.

« Maintenant suivez-moi ! » Grande Soeur lança sa bête le long d'un tronc. Les griffes mordaient l'écorce, la bête grimpait entre les branches. Et toutes les bêtes suivaient derrière, chevauchées par les enfants.

« Regardez, dit la jeune fille, je vous emmène là-haut, par-dessus les feuillages, où les arbres ont la tête, les épaules et le dos. Ici, entre le ciel et la forêt, c'est là que nous allons courir, au bout des branches. Là, nous le laisserons aucune trace. Là, notre ombre ne saura se trouver. »

Le Grand Clameur était sorti de terre pour faire courir sa chasse. Le chien gris allait devant. Mais ils ne trouvaient rien : ni traces, ni ombres. Le chasseur s'impatientait. Arqué sur ses cinq pattes, le Grand Clameur lança son cri : mille dents pointues, frottées les unes contre les autres. Le cri griffa la terre d'abord, puis il monta le long des troncs et jusqu'aux bêtes d'ombre, qui l'entendirent bientôt. Elles en perdirent leurs forces. Traversant les branchages, elles tombèrent dans les feuilles. Incapables de se redresser.

« Fermons la porte à ce cri ! » s'exclama Grande Soeur. Bouchons les oreilles de nos bêtes ! Que la peur ne puisse y entrer ! »

Les poupées sortirent des besaces. Elles avançaient toutes seules, avec leurs jambes de vieux bois. Elles grimpèrent dans les fourrures, jusqu'aux oreilles. Où elles se blottirent, roulées dans leurs dentelles fanées. Les bêtes d'ombre se redressèrent. Le cri ne passait plus. Les enfants claquèrent les brides d'étamine. Les bêtes d'ombre repartirent aussitôt.

Le galop de bêtes et d'enfants arrive enfin dans la clairière. L'aube approche. Les bêtes n'ont plus de souffle, les pattes écorchées. Le Grand Clameur déploie déjà son filet pour les attraper toutes.

Mais le soleil paraît, tandis qu'une porte s'ouvre dans l'écorce du grand arbre. Les enfants y lancent les bêtes. Elles descendent l'escalier d'or, trébuchant à chaque marche. En bas, une table est dressée.

« Apportez à ces hommes, à ces femmes, le gruaud de paroles ! » dit la vieille Apamama, en tapant de toutes ses mains.

Une marmite fumante glisse sur la table.

« Non ! » crie le Grand Clameur.

Accroupi en haut des marches, le chasseur supplie. La poussière d'or lui brûle les pattes. Il ne peut pas aller plus bas.

Mais les bêtes d'ombre ont faim. Après toutes ces années. Après ce long silence. Elles se jettent sur le gruaud, tandis que les poupées glissent sur leurs épaules. Les manteaux de grisards tombent derrière les bancs. Et les visages se découvrent en même temps que les noms. Petit Frère reconnaît son père. Et ce qui lui serrait le ventre sort maintenant d'entre ses lèvres. Il a trouvé le nom. Grande Soeur a reconnu sa mère aussi. Tout le village, revenu à lui-même, danse enfin sa joie.